

Éléments pour une épistémologie de la recherche qualitative en gestion (2)

Une réponse à Marie-José Avenier

Hervé Dumez
CNRS / École Polytechnique

Je voudrais remercier Marie-José Avenier d'avoir pris le temps de répondre à mon article « Eléments pour une épistémologie de la recherche qualitative en gestion » (Dumez, 2010)¹. La qualité de son texte est évidente, tant pour les idées, les références mobilisées, les recadrages qu'il opère, que pour les critiques qu'il formule. Il s'agit de ce que j'appellerais de la haute épistémologie. Ma première remarque est que je ne me situe pas à ce niveau. Pour deux raisons. Tout d'abord, si je suis diplômé en épistémologie, ce diplôme m'apparaît assez lointain : je ne me sens pas réellement habilité à traiter de ces questions particulièrement abstruses et j'ai trop peur qu'on ne m'applique cette sentence de Montesquieu : « Ces messieurs aiment beaucoup les combats, mais ils sont légèrement armés »... Le titre « éléments », que j'avais donné à mon papier, n'était pas pour moi une figure de style. Je crois profondément, et c'est la seconde raison, qu'on a besoin d'éléments de réflexion épistémologique, mais pas plus (j'insiste : pas plus), pour faire de la recherche. Le terme d'éléments s'oppose à celui de paradigme et j'y reviendrai longuement. Il est donc important de comprendre que nous ne nous situons pas, Marie-José Avenier et moi, au même niveau. Ceci est d'ailleurs exprimé dans son texte : je suis rangé avec ceux qui se posent des questions épistémiques et non avec ceux qui s'en posent d'épistémologiques, dont elle est. La compagnie en laquelle on me place est d'ailleurs aussi brillante qu'agréable, puisque je comprends que j'y retrouve Alain-Charles Martinet, ce qui constitue à la fois un honneur et un plaisir.

Ceci étant posé, sur lequel je vais revenir de manière plus détaillée, Marie-José Avenier me permet de préciser un certain nombre de points importants, ce dont je ne saurais trop la remercier. Elle a relevé des choses confuses ou mal définies dans mon texte et je vais essayer de les éclairer, autant que mes moyens me le permettent.

Le contexte de l'écriture du papier : mes énervements

Je ne devrais évidemment pas me mettre en scène dans un débat scientifique (encore que le constructivisme, ou un type de constructivisme, ou le post-modernisme m'y autorisent peut-être...), j'en présente mes excuses au lecteur, mais Marie-José Avenier a présenté mon papier comme « provocateur », ce qui ne m'apparaît pas faux. Plus exactement, le ton en est effectivement un peu énervé. Il n'est peut-être pas inutile que je précise d'où vient ce ton, que j'ai contenu par rapport à une version

1. Je remercie Magali Ayache, Julie Bastianutti, Colette Depeyre et Marie-Rachel Jacob pour leurs remarques sur ce texte. Je dois bien évidemment être tenu pour seul responsable de son contenu.

antérieure dévastatrice, mais qui perce dans celle édulcorée qui a finalement été publiée.

En tant que membre de jury de thèse, il se trouve que j'ai multiplié ces derniers temps les lectures de thèses caractérisées par les points suivants :

1. un chapitre « épistémologique » précisant que le doctorant s'était positionné par rapport aux trois « paradigmes » existants (positiviste, constructiviste, interprétativiste) ;
2. des bêtises colportées sur Popper (caractérisé comme positiviste ou néo-positiviste et dans l'ignorance qu'il a écrit sur les sciences sociales) qui passent d'une thèse à l'autre ;
3. ce chapitre épistémologique se positionnant *in fine* comme interprétativiste (le constructivisme étant peu discuté, ce qui explique qu'il était assez mal traité dans mon article, d'où la réaction fondée de Marie-José Avenier) ;
4. la thèse elle-même manifestant une tranquille absence de tout lien entre cette partie « épistémologique » et ce fameux « paradigme interprétativiste », et la démarche même (travail de terrain et élaboration des résultats) ;
5. la thèse passant par contre à côté de réelles questions épistémologiques (épistémiques au sens de Marie-José Avenier, comme par exemple : les notions que manie la thèse sont-elles de véritables concepts, et en quoi ? – voir sur ces questions le supplément à ce numéro).

En tant que directeur de thèse, mes doctorants se trouvent confrontés à la critique : « vous n'avez pas précisé quelle est votre posture épistémologique, dans quel paradigme vous vous inscrivez ». Et ils se trouvent particulièrement mal à l'aise du fait que leur directeur de thèse leur explique qu'il n'y a pas de paradigme épistémologique et qu'ils doivent se poser des questions épistémologiques mais refuser de se situer par rapport à ces « paradigmes » qui n'en sont pas selon lui.

En tant qu'auteur d'article, il m'est arrivé récemment que le rédacteur en chef d'une revue m'explique qu'il fallait que je précise ma posture épistémologique (ce que j'ai fait, souhaitant être publié, mais à ma façon).

Le papier qui a été écrit est né directement de l'énerverment qu'ont suscité en moi ces trois expériences.

Nos points d'accord

Marie-José Avenier relève des points d'accord entre nous qui sont les suivants (en tant qu'exemples, précise-t-elle, l'espoir d'un accord plus large n'étant donc pas interdit) :

- considérer que, quelles que soient les méthodes de recherche mobilisées, on ne peut pas se passer sans préjugés d'affronter les questions épistémologiques ;
- constater les conséquences dommageables d'une certaine vision des paradigmes épistémologiques qui tend à s'imposer dans l'univers des sciences de gestion francophones ;
- considérer que l'étude de cas ne relève pas forcément d'une épistémologie non-positiviste (Yin, 1984), et que les phénomènes sociaux peuvent être étudiés à l'intérieur des paradigmes épistémologiques réalistes (Tsoukas, 2000 ; Searle, 2010) ;
- tenir pour essentiel qu'une recherche débouche sur des résultats fondés et féconds ;

- placer la quête obstinée de rigueur et de cohérence au centre du processus de recherche ;
- considérer qu'une recherche qualitative peut être menée de manière inductive ou abductive dans un paradigme épistémologique positiviste ou réaliste, sachant que Hervé Dumez omet de préciser que, dans ces référentiels, les résultats sont alors considérés comme exploratoires et à mettre à l'épreuve via des répliques et/ou des tests d'hypothèses.

Il se trouve que ces points sont les seuls essentiels à mes yeux. D'un certain point de vue, je pourrais donc m'arrêter ici en remerciant Marie-José de les avoir aussi bien formulés (à une réserve près : l'utilisation une fois encore de la notion de paradigme). Chacun de ces points me paraît important, et l'ensemble me paraît complet quant à ce que j'ai voulu mettre en avant dans mon texte. Je n'ai à peu près rien ni à ajouter ni à retirer.

Si je poursuis ma réponse, à partir maintenant de nos points de désaccord (sans les aborder tous, et en se centrant sur les principaux), c'est pour préciser certaines choses.

L'expression « recherche qualitative » est-elle la meilleure ?

Marie-José Avenier me reproche de n'avoir pas défini l'expression « recherche qualitative » et d'introduire une confusion avec « étude de cas » (*case study*). En quoi je pense qu'elle a raison. En réalité, j'ai personnellement horreur de l'expression « recherche qualitative » parce qu'elle tend à poser que le qualitatif s'oppose au quantitatif. J'encourage personnellement mes doctorants à manier des chiffres et des méthodes quantitatives. « Étude de cas » est une expression elle aussi ambiguë. L'étude de cas recouvre des démarches très différentes. Marie-José Avenier en donne elle-même une définition : « dans une étude de cas, il s'agit d'étudier si les connaissances considérées sont, ou ne sont pas, compatibles avec l'expérience que le chercheur a de la situation pratique considérée, et si les acteurs considèrent qu'elles leur fournissent des repères utiles pour penser et agir dans cette situation en direction de leurs buts. » Je ne pense personnellement pas que cette définition couvre la diversité des études de cas. Elle ne fait par exemple pas de place à l'étude de cas à visée infirmationniste (Koenig, 2009). A mon sens, et nul ne s'en étonnera de la part d'un admirateur de Popper, l'expression que je considère comme la plus juste est

« démarche compréhensive », héritée de Dilthey et Weber. Il s'agit d'une approche orientée par la recherche de la compréhension, de l'analyse du sens donné par les acteurs eux-mêmes, pouvant mobiliser différents outils allant de l'observation, l'intervention, les entretiens (outils associés généralement au « qualitatif ») aux modèles formels (théorie des jeux – mon directeur de thèse était Raymond Boudon) ou aux méthodes quantitatives (plus ou moins élaborées).

Donc, pour clarifier ma position, j'aurais dû donner pour titre à mon papier : « Éléments d'épistémologie pour la démarche compréhensive ». Simplement l'expression habituelle pour décrire ce type de démarche est « recherche qualitative ». Encore une fois, je trouve cette expression mauvaise, mais il se trouve qu'elle est la plus courante.



De la proposition : il n'y a pas de paradigme épistémologique

C'est là le point fondamental de désaccord que j'ai avec un certain nombre d'auteurs, dont Marie-José Avenier. Je me suis livré à un comptage superficiel et le mot paradigme apparaît d'après mon calcul soixante-quatorze fois dans son article. Il ne me semble jamais avoir été défini (réponse ici du berger à la bergère²). Je vais expliquer brièvement pourquoi pour moi il n'y a pas de paradigme épistémologique³.

Comme on le sait, le mot « paradigme » a été popularisé par Kuhn et comme il a été maintes fois relevé, Kuhn lui-même n'en a donné aucune définition, ce qui a permis à des critiques d'identifier des dizaines de définitions différentes dans son maniement du mot. Pourtant, plusieurs points sont centraux dans l'analyse de Kuhn.

2. Et d'une certaine mauvaise foi : en tant qu'élève (même mauvais, sans doute) de Wittgenstein, je ne crois pas que la question des définitions soit aussi importante que ne le pense Marie-José Avenier. Cela dit, ici, la question de l'usage du mot l'est. Et je ne suis précisément pas d'accord avec l'usage du mot « paradigme » quand on lui accole l'adjectif « épistémologique ». Il me semble qu'on est très loin de Kuhn et qu'on n'a pas expliqué en quoi ni pourquoi.
3. Sur l'usage qu'il estime erroné que les sciences sociales font de la notion kuhnienne de paradigme, voir Read (2001).
4. Il semble que ce ne soit pas un paradigme en son sens, car elle prend soin de ne pas employer le mot, mais sans qu'une explication soit donnée — bien que le cadrage ou cadre ait lui aussi des hypothèses gnoséologiques ; on en déduit que les paradigmes et les cadrages reposent sur des hypothèses gnoséologiques, sans qu'on sache quelle est la différence entre eux.
5. « Quel est ton but en philosophie ? — Montrer à la mouche comment sortir du piège à mouches. » (Wittgenstein, 2004, § 309, p. 150)
6. Décidément, de quoi faire hurler un peu plus. Oui, je me réclame à la fois de Bachelard, de Popper et de Kuhn, et en plus de Wittgenstein : horreur sans nom... Mais je pense : — que sur la question de la

- Le paradigme n'est pas une théorie ou un outil conceptuel, c'est une manière de voir le monde. Les paradigmes entre eux sont incommensurables. On voit le monde comme un aristotélicien ou comme un élève de Galilée. Le passage le plus clair à ce sujet est celui qui concerne le pendule : soit on voit un pendule comme un objet qui tombe, mais dont la chute a été entravée, jusqu'à ce que l'objet s'immobilise au point le plus bas (Aristote), soit on voit le pendule, paradoxalement, comme oscillant à l'infini (Galilée). On voit le monde à travers un paradigme, et on ne prend conscience de la manière dont on voit le monde, c'est-à-dire du paradigme dans lequel on se trouve, que quand ce paradigme entre en crise et qu'un autre paradigme se présente. Kuhn écrit :



Nicolas Oresme et une représentation aristotélicienne du monde

Jusqu'ici j'ai seulement soutenu que les paradigmes sont les éléments constitutifs de la science. Je voudrais maintenant montrer qu'en un sens ils sont aussi les éléments constitutifs de la nature. (cité in Read, 2003)

Ou encore :

S'il examine les documents du passé de la recherche du point de vue de l'historiographie contemporaine, l'historien des sciences peut être tenté de s'écrier que quand les paradigmes changent, le monde lui-même change avec eux. (cité in Read, 2003)

- Le paradigme scientifique est unique à un moment du temps. Il n'y a de multiples paradigmes que quand le paradigme qui dominait jusque-là est entré en crise, avant qu'un nouveau paradigme ne prenne le relais. L'existence persistante de multiples paradigmes relève d'un stade pré-scientifique, que Kuhn appelle « pré-paradigmatique » et se situe hors du champ de la science elle-même.
- Le paradigme est d'essence disciplinaire et il fournit à une communauté scientifique des énigmes (*puzzles*), c'est-à-dire des problèmes dont on sait qu'ils peuvent être résolus dans le cadre du paradigme, sans qu'on sache encore comment on peut les résoudre (s'ils ne sont finalement pas résolus, ils deviennent des anomalies et le paradigme entre en crise). Quand le paradigme newtonien s'impose, il offre pour énigmes le calcul le plus précis possible de la constante gravitationnelle ou des bizarreries dans l'orbite d'Uranus que

Leverrier résoudra. Pour Kuhn, le paradigme est une « matrice disciplinaire » : il est lié à une discipline scientifique et il est une matrice d'énigmes dans le cadre de cette discipline et en rapport avec des techniques de résolution de ces énigmes.

Au total, (a) Le fait que l'on présente le constructivisme, l'interprétativisme et le positivisme comme pouvant faire l'objet d'un choix concurrentiel de la part d'un individu, me paraît être contradictoire avec l'idée des paradigmes comme façons de voir le monde incommensurables. (b) Ces façons de voir ou paradigmes n'ont pas pour Kuhn de *fondement* ou d'enracinement dans une philosophie de la connaissance (je reviendrai plus longuement sur ce point par la suite). On remarquera d'ailleurs l'extrême prudence de ses formulations : « en un sens » ou « peut être tenté de » (comme bien analysé par Read, 2003). (c) Le paradigme n'est en rien, pour Kuhn, de nature *normative*. Or, les trois « paradigmes » qu'on nous présente m'apparaissent être de nature normative. (d) Le fait que ces trois courants, présentés comme des paradigmes soient durablement opposés me paraît poser un problème sur leur statut de paradigme tout aussi bien : sont-ils des paradigmes au sens pré-scientifique, qui se trouveront éliminés tous les trois quand une vraie révolution scientifique interviendra et qu'un paradigme, enfin scientifique, s'imposera ? Mais c'est ce Kuhn appelle précisément une situation « pré-paradigmatique ». (e) Enfin, ces supposés paradigmes ne me paraissent pas avoir d'ancrage disciplinaire et fonctionner comme des matrices d'énigmes.

Autrement dit, pour moi, il n'y a pas de paradigme épistémologique. Pourquoi alors emploie-t-on cette expression ? Pour imposer aux jeunes (et moins jeunes) chercheurs l'idée qu'il sont sommés de choisir et de se situer par rapport à eux. Je refuse cette idée. Marie-José Avenier pense que j'essaie moi-même d'imposer un cadrage⁴, poppérien (« initial » pour elle), ce qui aura pour effet de renforcer la contrainte sur les jeunes chercheurs : au lieu de pouvoir choisir entre trois paradigmes, le doctorant devra entrer dans le cadrage duméziano-poppérien. Il n'en est rien : je pense que l'usage du mot « paradigme » pour désigner le constructivisme, l'interprétativisme et le positivisme est ce que Wittgenstein appelle un piège à mouches philosophique, ce genre de piège qui nous menace tous⁵. Et, en bon wittgensteinien⁶, j'essaie d'aider la mouche à sortir du piège dans lequel on l'enferme, les pièges étant toujours de même nature, c'est-à-dire reposant sur un usage erroné des mots, ici le mot paradigme. Mais, dira-t-on, quand j'explique qu'il faut être constructiviste au sens de Popper et Bachelard, c'est-à-dire au sens où les problèmes scientifiques sont et doivent être construits, ne fais-je pas référence au paradigme constructiviste ? Aucunement : je donne au mot « constructivisme » un sens restreint : le fait que les problèmes scientifiques sont construits et doivent l'être soigneusement, et que c'est même le point central de la réussite d'une recherche. Je suis ici (me semble-t-il) à la fois clair et cohérent : le constructivisme pris en ce sens n'est pas un paradigme.

Marie-José Avenier fait remarquer que j'aurais dû parler du réalisme critique, en quoi elle a, là aussi, raison. Mais si j'en avais parlé, c'aurait été pour dire que pour moi il ne s'agit pas plus d'un paradigme que les autres courants, et que la dimension critique est déjà chez Popper (j'ai insisté sur ce point dans le papier, et la citation de Popper en exergue de celui de Marie-José Avenier le reprend avec bonheur⁷).

Parfois, il est question non plus de « paradigme épistémologique », mais de « posture épistémologique ». Là, j'avoue ma perplexité. Autant j'arrive à visualiser ce qu'est une posture dans le Kâma-Sûtra, autant la transposition en épistémologie me rend songeur...

construction du problème à scientifique, Bachelard et Popper se rencontrent ; — que la notion de paradigme doit être utilisée en un sens kuhnien, ou que l'on doit alors la définir autrement ; — qu'une critique wittgensteinienne de ce que l'on est en train de faire dire au mot paradigme est essentielle. Ce qui fait dire à l'excellent Michel Marchesnay quand il me croise dans un couloir à Montpellier que mon éclectisme est insupportable et dangereux. Je l'assume : il me vient de ma grand-mère qui aimait à me répéter que les grands esprits se rencontrent...

7. Par contre, une remarque dans le texte de Marie-José Avenier est étrange : « Aussi, dans le kit de secours qu'il propose aux doctorants en annexe de l'article, manque-t-il, pour l'instant, la trousse elle-même : les hypothèses fondamentales, en particulier gnoséologiques, sur lesquelles se fonde la cohérence des éléments de réponse indiqués dans cette annexe. Ces hypothèses apparaissent au lecteur particulièrement difficiles à reconstituer *ex post*, tant semblent antinomiques certains critères mobilisés au fil du texte. Par exemple, d'une part, proposer qu'un chercheur élimine toute proposition non susceptible d'être déclarée vraie ou fausse (p. 12) ; et d'autre part souligner l'impossible objectivité individuelle du chercheur dans sa démarche (p. 13), qui rend le critère vrai/faux inopérant. » Les deux dernières choses ne sont évidemment pas antinomiques : Popper explique que le chercheur est subjectif, mais qu'il livre sa démarche et ses résultats à la critique, l'objectivité étant garantie par cette dernière — voir les citations faites dans mon papier. Sur les hypothèses gnoséologiques, voir plus loin.

En tout état de cause, ma position (décidément...) est que le chercheur n'a pas à être sommé de choisir entre ce qui serait des paradigmes incommensurables pour en adopter un. Il existe des problèmes épistémologiques (que Marie-José Avenier qualifie d'épistémiques), propres à chaque recherche (même s'il existe des airs de famille entre eux), auxquels il faut s'attacher. Il faut inventer son approche en fonction du problème scientifique que l'on s'est construit. Si l'on m'explique qu'il s'agit là du seul niveau épistémique, qui n'atteint pas à l'épistémologique proprement dit, je pense que c'est là que réside l'essentiel et qu'on peut se passer du reste, même s'il passionne les épistémologues et philosophes de la connaissance. Ceci me fait la transition avec le point suivant.

Des fondements gnoséologiques des paradigmes

Pour Marie-José Avenier, ma manière de traiter l'épistémologie passe à côté du sujet :

Pour ce faire, on se réfère à un sujet qu'Hervé Dumez n'aborde pas : les racines des référentiels épistémologiques, et en particulier leurs hypothèses gnoséologiques.

et puis :

Pour un chercheur, expliciter sa posture épistémologique dans un projet de recherche, c'est alors préciser les hypothèses fondamentales sur lesquelles se fonde le processus d'élaboration et de justification des connaissances dans le projet considéré. Parmi celles-ci, les hypothèses gnoséologiques concernent l'origine et la nature de la connaissance.

A la base d'un paradigme, il y aurait donc des hypothèses fondamentales, et en particulier des hypothèses gnoséologiques. Ce serait ce manque d'interrogation sur ces hypothèses ou fondements qui rendrait les éléments d'épistémologie que j'ai proposés incohérents.

Ce qui est sûr est qu'on touche ici à la racine du désaccord entre nous : je pense qu'il n'y a pas de paradigme épistémologique parce que je pense qu'il n'y a pas de racine ou fondement, fût-ce sous la forme d'hypothèses. Là, qu'on me pardonne, je pense qu'il faut s'affirmer wittgensteinien. Dans une démarche de recherche comme dans toute démarche, il n'y a pas de proposition fondamentale :

(Des questions de nature variée nous occupent, par exemple : « quel est le poids spécifique de ce corps ? », « Aurons-nous encore beau temps aujourd'hui ? », « Qui sera le suivant à franchir la porte ? », etc. Mais parmi nos questions, certaines sont d'un genre particulier. Nous faisons ici une expérience différente. Ces questions semblent plus fondamentales que les autres. Sur quoi je dis : dès l'instant où nous faisons cette expérience, nous avons atteint les limites du langage.) (Wittgenstein, 1997, p. 21)

Il convient d'être prudent avec l'ivresse du fondamental, qu'il soit gnoséologique ou d'une autre nature :

Nous n'atteignons jamais des propositions fondamentales au cours de nos investigations ; nous touchons la limite du langage qui nous empêche de poser d'autres questions. Nous n'atteignons pas le fond des choses, nous arrivons à un point où l'on ne peut aller plus loin, où l'on ne peut plus poser de questions. (Wittgenstein, 1980, p. 34)

En cherchant des hypothèses fondamentales sur l'origine de la connaissance, il me semble qu'on atteint les limites du langage contre lesquelles on se fait des bosses :

Les résultats de la philosophie consistent dans la découverte d'un quelconque non-sens, et dans les bosses que l'entendement s'est faites en se

cognant contre les limites du langage. Ce sont ces bosses qui nous font reconnaître la valeur de cette découverte. (Wittgenstein, 2004, § 119, p. 86)

Personnellement, le fait qu'on m'explique qu'il y a des paradigmes parce qu'il y a des hypothèses fondamentales me renforce dans l'idée que la notion de paradigme en arrive à être utilisée hors de ses usages légitimes et qu'on est en train de se cogner la tête aux limites du langage. En ce sens, je pense qu'un doctorant (ou un chercheur) est autorisé à *ne pas* se poser la question du fondement des connaissances qu'il cherche à produire. La philosophie peut servir d'inspiration, d'ailleurs plus par sa *forme* de raisonnement que par son contenu, c'est-à-dire par analogie, à une démarche scientifique, comme ce fut semblait-il le cas de la philosophie de Kierkegaard pour la manière dont Niels Bohr approcha les problèmes scientifiques (Feuer, 1978).

En aucune façon, à mon sens, fût-ce sous la forme d'hypothèses gnoséologiques, la philosophie de la connaissance ne *fonde* et ne *donne cohérence* à la démarche scientifique. A mon sens, une trop grande cohérence, en matière épistémologique, n'est pas forcément un plus et peut être une pseudo-cohérence, de la même manière que la recherche d'exactitude dans certains sujets peut conduire à la pseudo-exactitude⁸. J'ai du mal à me faire à l'idée que l'on puisse en être revenu à la conception cartésienne selon laquelle la démarche scientifique doit être fondée sur une philosophie – la philosophie – de la connaissance, que la science ne saurait fonctionner sans fondements gnoséologiques. Mon sentiment est que la philosophie de la connaissance fait au moins autant de dégâts qu'elle ne représente une aide pour la science. L'important pour un chercheur est de s'interroger sur ce qu'il fait, en allant aussi profond dans ses questionnements que nécessaire, mais pas au-delà. Je ne crois pas qu'il ait obligation de philosopher. S'il veut aussi le faire, libre à lui, mais je suis dubitatif sur le lien que cela peut avoir avec sa pratique et je pense que ce n'est pas sans danger (il faut ensuite pratiquer une philosophie de type thérapeutique, à la Wittgenstein, pour se sortir de tous les pièges dans lesquels on peut être tombé). Pour moi, le propre de la démarche scientifique est précisément que sa validité ne repose qu'en aval, sur ses résultats, et pas en amont, sur des « fondements ». On me répondra que Newton commentait l'*Apocalypse* et faisait de l'alchimie à ses moments perdus et que cela l'a peut-être aidé à trouver les lois de la gravitation. Je reste assez sceptique. Il me semble que la force de Newton a été précisément d'être capable de faire une séparation entre les *Principia* et ses commentaires philosophiques et que c'est le conseil qu'on peut donner aux doctorants en gestion : personnellement, les digressions pseudo-philosophiques dont ils aiment souvent à agrémenter leur thèse m'horripilent, et je n'ai pas toujours l'impression qu'ils les ont conduits à découvrir l'équivalent de la gravitation (ce qui ne leur est d'ailleurs pas demandé, fort heureusement).

Conclusion

Je voudrais, en conclusion, revenir sur les points d'accord entre Marie-José Avenier et moi. Je vais les reformuler en remplaçant simplement « épistémologique » par « épistémique » et en éliminant la notion de paradigme :

- considérer que, quelles que soient les méthodes de recherche mobilisées, on ne peut pas se passer sans préjugés d'affronter les questions épistémiques ;



Niels Bohr et Albert Einstein

8. « [Par Russell, mais surtout par Whitehead est intervenue dans la philosophie] une pseudo-exactitude qui est le plus grand ennemi de la véritable exactitude. » (Wittgenstein, 2001, p. 381).

- constater les conséquences dommageables d'une certaine vision des « paradigmes » épistémologiques qui tend à s'imposer dans l'univers des sciences de gestion francophones ;
- considérer que l'étude de cas ne relève pas forcément d'une démarche non-positiviste, et que les phénomènes sociaux peuvent être étudiés dans le cadre du réalisme ;
- tenir pour essentiel qu'une recherche débouche sur des résultats fondés et féconds ;
- placer la quête obstinée de rigueur et de cohérence au centre du processus de recherche ;
- considérer qu'une recherche qualitative peut être menée de manière inductive ou abductive, les résultats étant alors considérés comme exploratoires et à mettre à l'épreuve via des répliques et/ou de nouvelles confrontations avec des faits.

Je pense que c'est bien l'essentiel de ce que je voulais dire et je ne saurais trop remercier, encore une fois, Marie-José Avenier de l'avoir si bien reformulé. Là où nous sommes en désaccord (et ce désaccord est pour Marie-José Avenier fondamental dans sa perspective, alors qu'il ne l'est pas dans la mienne), c'est qu'un chercheur, pour moi, n'a pas à se positionner dans un paradigme épistémologique reposant sur des hypothèses fondamentales sur l'origine des connaissances qu'il faudrait expliciter. Je considère que la notion de paradigme est ici utilisée hors de son champ d'application légitime (s'il y en a un, c'est celui de l'analyse de la science par Kuhn, or on est très loin de Kuhn lorsqu'on parle de paradigme épistémologique, comme j'ai essayé de le montrer). Si l'on m'explique que je ne m'intéresse qu'à des questions épistémiques, très en deçà des questions fondamentales de l'épistémologie, cette remarque réchauffe mon cœur de chercheur étant donné ma méfiance toute wittgensteinienne pour les questions dites fondamentales. Bien plus, je revendique le fait de n'avoir pas à me poser de questions épistémologiques en termes de paradigmes, parce que ces questions m'apparaissent conduire à des nœuds philosophiques dont Wittgenstein a essayé de nous faire sortir. Et je revendique la même chose pour les doctorants : à mon sens, il faut qu'ils se posent des questions épistém(olog)iques sur leur démarche, mais pas plus, comme je le disais en introduction (il n'a évidemment jamais été question d'encourager les doctorants à ne pas se poser de questions épistémologiques, l'objet de l'article était au contraire de mettre de côté des questions qui m'apparaissent mal posées, donc handicapantes pour la recherche, de manière à faire place à de vraies questions issues de problèmes pratiques de la recherche ; mais le titre adopté par Marie-José Avenier est bien sûr provocateur, en réponse à ma propre provocation). Pour n'en donner qu'un exemple, les discussions sur les différentes formes de constructivisme (mais aussi de positivisme ou d'interprétativisme), par exemple, me donnent personnellement le vertige, et je me sens totalement incapable d'en démêler l'écheveau (ce que Marie-José Avenier fait remarquablement).

Pour reprendre donc notre débat, qui me paraît avoir été grâce à elle, fortement clarifié, je résumerai ma position vis-à-vis des doctorants de la manière suivante.

Si vous avez besoin de cohérence dans votre démarche, besoin de vous interroger sur les fondements de votre approche, vous avez compris qu'il y a des chercheurs, spécialistes d'épistémologie qui estiment qu'il existe des paradigmes cohérents et fermés par rapport auxquels vous pouvez vous positionner (si vous n'êtes pas sommé de le faire...). Si vous choisissez cette position, soyez également cohérent(e) en *aval*, si

je puis dire. Ne vous contentez pas de présenter brillamment le paradigme avec ses fondements gnoséologiques (l'amont) : que toute votre recherche soit conduite par rapport à lui (l'aval). Ne nous expliquez pas, par exemple, que vous avez fait le choix de l'interprétativisme, pour nous dire ensuite que vous avez fait des entretiens sur lesquels vous avez effectué un double codage pour assurer l'objectivité scientifique de leur traitement et parvenir à des résultats généralisables !

Maintenant, il m'apparaît légitime que vous puissiez adopter une toute autre attitude épistémologique (ou épistémique) si l'on préfère. Celle qui consiste à penser qu'il existe des courants épistémologiques, qui ne sont pas des paradigmes, auxquels vous pouvez (et devez) emprunter des éléments intéressants, que ce soit au positivisme, à Popper, au constructivisme (et le texte de Marie-José Avenier vous est ici très précieux), ou à l'interprétativisme, pour rendre votre démarche la plus solide possible. Et si Popper et Bachelard, ou d'autres se rencontrent sur certains sujets (c'est heureux, tous deux étaient de grands esprits et analysaient le fonctionnement de la science), profitez-en. Autrement dit, d'après moi, vous avez le droit de refuser le raisonnement en termes de paradigmes, et donc de vous sentir libre, à partir du problème scientifique que vous avez construit, de faire votre miel de ce qui s'est dit d'intelligent dans chacun des courants qui se sont constitués en épistémologie. Vous rejoindrez ainsi un petit club, pour l'instant fermé et sélect mais qui est tout prêt à vous ouvrir ses portes, dans lequel vous croiserez Alain-Charles Martinet (et accessoirement moi-même, ce qui, j'en conviens, rend le club un peu moins sélect).

Si on vous explique que vous avez basculé dans l'éclectisme parce que chaque paradigme repose sur des hypothèses d'origine de la connaissance (gnoséologiques) qui lui donnent sa cohérence, et que vous êtes là aussi invité à vous interroger sur vos propres hypothèses gnoséologiques fondamentales, vous me paraissez avoir le droit de répondre que s'interroger sur ce type de fondement est peut-être intéressant mais potentiellement dangereux : Wittgenstein explique bien que les raisonnements en termes de fondements amènent aux limites du langage, là où l'on se fait des bosses, et que, par ailleurs, on peut très bien fonctionner en pratique (ici la pratique de recherche) sans eux.

Pour ce qui me concerne, donc, et c'est le point central, les courants épistémologiques ne sont pas des paradigmes et vous pouvez vous sentir libre d'élaborer votre propre raisonnement – appelons-le épistémique. Par contre, ce raisonnement est essentiel à la qualité de votre recherche. Posez-vous des questions sur ce que vous faites et comment vous le faites. Je pense que nous sommes profondément d'accord là-dessus avec Marie-José Avenier. La question est : jusqu'à quel niveau devons-nous remonter dans le questionnement ? Personnellement, je ne pense pas qu'il faille remonter aux racines gnoséologiques. Elle le pense, au contraire. A vous de vous faire votre jugement.

Références

- Dumez Hervé (2010) “Éléments pour une épistémologie de la recherche qualitative en gestion”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 6, n° 4, pp. 3-15.
- Feuer lewis S. (1978) *Einstein et le conflit des générations*, Bruxelles, Complexe.
- Koenig Gérard (2009) “L'étude de cas à visée infirmationniste”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 5, n° 4, Hiver, pp. 7-13.
- Kuhn Thomas S. (1983 trad franc.) *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion.

- Read Rupert (2001) "On wanting to say: 'All we need is a paradigm'", *The Harvard Review of Philosophy*, vol. 9, Spring, pp. 88-105.
- Read Rupert (2003) "Kuhn, le Wittgenstein des sciences ?", *Archives de philosophie*, vol. 66, n° 4, pp. 463-479.
- Wittgenstein, Ludwig (1980) *Wittgenstein's Lectures: Cambridge 1930-32*, ed. Desmond Lee, Blackwell.
- Wittgenstein Ludwig (1997) *Philosophica I. Philosophie. George E. Moore : Les Cours de Wittgenstein en 1930-33*, Mauvezin, Trans Europ-Repress.
- Wittgenstein Ludwig (2001) *Grammaire philosophique*, Paris, Folio.
- Wittgenstein Ludwig (2004, trad. franç.) *Recherches Philosophiques*, Paris, Gallimard ■

Responsable de la publication : Hervé Dumez

Rédaction : Caroline Mathieu - Colette Depeyre - Paul Chiambaretto

Secrétariat de rédaction et mise en forme : Michèle Breton